Le Comte de Las Cases

Le Mémorial de Sainte-Hélène

II

ÉDITION ÉTABLIE ET COMMENTÉE
PAR GÉRARD WALTER
AVANT-PROPOS D'ANDRÉ MAUROIS
INTRODUCTION DE JEAN PRÉVOST

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

LE COMTE DE LAS CASES

Le Mémorial de Sainte-Hélène

II

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR GÉRARD WALTER

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
© *Éditions Gallimard, 1956.*

CHAPITRE IX

Les ministres, etc. — M. Daru; anecdote. — Parures fanées de Sainte-Hélène

Dimanche 1er septembre.

Sur les trois heures, l'Empereur est sorti : il disait avoir été mou, dégoûté toute la journée, pesant; nous avions tous été de même : c'était le temps. Nous avons gagné la grande allée du bois, tandis qu'on attelait la calèche. Rendu à l'extrémité, la pluie est survenue : elle a été assez forte pour que l'Empereur fût obligé de chercher un abri au pied d'un arbre à gomme, ce qui n'était pas d'un grand secours, vu le peu de feuillage de cet arbuste. La calèche est accourue nous prendre. Nous revenions au galop, quand nous avons aperçu le gouverneur qui arrivait de son côté. L'Empereur a aussitôt ordonné de tourner, disant que de deux maux il fallait savoir choisir le moindre; et nous avons fait deux tours au grandissime galop, en dépit de l'orage et de la pluie; mais nous avons échappé à sir Hudson Lowe, c'était encore un gain.

Avant le dîner, l'Empereur, dans sa chambre, passait en revue les personnes qui l'avaient servi dans sa maison, au Conseil d'État, dans les ministères. Il a dit de M. Daru, que c'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscou, la fermeté de M. Daru s'était fait particulièrement remarquer; et depuis, l'Empereur répétait souvent qu'au travail du bœuf il joignait le courage du lion.

Le travail semblait l'élément de M. Daru, il avait toujours rempli tous ses instants; si bien que quand il fut devenu ministre secrétaire d'État, quelqu'un le plaignant de l'immensité de travail qui devait l'absorber désormais : « Bien au contraire, répondit-il plaisamment, c'est depuis mes nouvelles fonctions qu'il me semble n'avoir plus rien à faire. » Il s'y trouva pourtant pris une fois. L'Empereur l'ayant demandé après minuit pour travailler, M. Daru était tellement accablé de fatigue, qu'il savait à peine ce

qu'il écrivait, et que, la nature l'emportant, il s'endormit sur son papier. Après un sommeil profond, venant à rouvrir les yeux, quel fut son saisissement d'apercevoir l'Empereur travaillant tranquillement à ses côtés ! L'état des bougies l'avertissait assez que son absence devait avoir été longue. Atterré, confondu, ses yeux incertains vinrent rencontrer ceux de l'Empereur, qui lui dit : « Eh bien, oui, Monsieur, vous me voyez faisant votre travail, puisque vous n'avez pas voulu le faire. J'ai pensé que vous aviez bien soupé, passé une bonne soirée; mais encore faudrait-il que le travail n'en souffrît point. — Ah ! Sire, lui dit alors M. Daru, moi, avoir passé une bonne soirée ! Voilà plusieurs nuits blanches que je passe au travail, et Votre Majesté vient d'en voir la triste conséquence qui m'afflige cruellement. — Eh ! que ne me disiez-vous cela? lui dit l'Empereur, je n'ai point envie de vous tuer; allez vous coucher : bonne nuit, monsieur Daru. »

Voilà certes un trait caractéristique et bien propre à détromper des fausses idées dans lesquelles nous étions généralement dans ce temps-là sur le naturel intraitable de Napoléon. Mais je ne sais par quelle fatalité, je le répète sans cesse, les traits de cette nature demeuraient perdus au milieu de nous, tandis que circulaient avec tant d'activité au contraire les fables et les absurdités qui pouvaient lui être défavorables. Serait-ce que les courtisans réservaient pour le château seul leur courtisanerie, et cherchaient un contre-poids au dehors dans une apparence d'opposition et d'indépendance? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en était ainsi, et que celui qui se serait complu à répéter ces traits dans les salons se serait entendu dire probablement qu'il les avait inventés, ou y aurait passé pour un benêt d'avoir pu les croire.

Le grand-maréchal et sa femme sont venus dîner comme de coutume : c'était leur jour, ils venaient tous les dimanches.

Durant le dîner, l'Empereur plaisantait sur la parure fanée de ces dames. Ce serait bientôt, disait-il, celle de ces vieilles avares qui se pourvoient chez les revendeuses. Ce n'était plus la fraîcheur ni l'élégance des Leroi, des Despeaux, des Herbault. Ces dames demandaient de l'indulgence pour Sainte-Hélène. Les maris rappelaient à l'Empereur combien il était difficile pour elles aux Tuileries. C'était le fléau, disait-on, la ruine des ménages.

L'Empereur riait, il n'en convenait pas. « Cela avait été imaginé par ces dames, disait-il, comme prétexte ou justification auprès de leurs maris. » De là on s'est étendu sur notre luxe ici. L'Empereur a dit qu'il avait commandé à Marchand de lui faire porter l'habit de chasse qu'il avait en ce moment jusqu'à extinction; et certes il est déjà bien avancé.

Avant et après le dîner, l'Empereur a fait quelques parties d'échecs : il était ennuyé, décousu, nerveux; il s'est retiré de bonne heure.

Campagne de Saxe, ou de 1813. — Violente sortie de Napoléon Réflexions; analyse. — Batailles de Lutzen, Wurtchen Négociations. — Batailles de Dresde, de Leipsig, de Hanau, etc., etc.

Lundi 2.

Il y a eu aujourd'hui courses de chevaux au camp : un de nous y a assisté.

L'Empereur est sorti assez tard, et a voulu aller gagner la calèche à pied. Le vent était très fort; il a renoncé à sa course et s'est réfugié sous la tente; mais il ne s'y est pas bien trouvé encore. Il a été dans sa bibliothèque, y a pris les *Lettres de madame de Châteauroux* [1], et a parcouru l'expédition de Bohême, analysé le maréchal de Belle-Isle, etc., etc. Il a essayé ensuite de nouveau quelques tours dans le jardin; mais il est rentré presque aussitôt, et je l'ai suivi dans sa chambre.

Prenant alors un ouvrage qui traitait de nos dernières campagnes, il l'a parcouru quelque temps, puis l'a jeté, disant : « C'est une véritable rapsodie, un tissu de contresens et d'absurdités. » S'arrêtant alors sur ce sujet de conversation, il a causé longuement sur la trop fameuse campagne de Saxe. Ses observations ont été principalement morales, peu ou point militaires. Voici ce que j'en ai recueilli de plus saillant. « Cette mémorable campagne, disait-il, sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse française; celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplomatie anglaise; celui de l'esprit chez les Russes; celui de l'impudeur dans le cabinet autrichien; elle marquera l'époque de la désorganisation des sociétés politiques, celle de la grande séparation des peuples avec leurs souverains; enfin la flétrissure des premières vertus

militaires : la fidélité, la loyauté, l'honneur. On aura beau écrire, commenter, mentir, supposer, il faudra toujours en arriver à ce hideux et triste résultat, et le temps en déroulera la vérité et les conséquences !

« Mais ce qu'il y a de bien remarquable ici, c'est que les infamies au fond demeurent étrangères aux rois, aux soldats et aux peuples. Elles ne sont l'ouvrage que de quelques *intrigants à épée,* de quelques casse-cou politiques, qui, sous le spécieux prétexte de secouer le joug de l'étranger, et de reprendre l'indépendance nationale, n'ont au fait que vendu et livré sciemment leurs maîtres particuliers à des cabinets rivaux et convoiteurs. Les vrais résultats ne se sont pas fait longtemps attendre : le roi de Saxe y a perdu la moitié de ses États, le roi de Bavière s'est vu forcé à des restitutions bien précieuses. Qu'importait aux traîtres? Ils tenaient leurs récompenses, leurs richesses. Et ce sont les cœurs les plus droits, les âmes les plus innocentes qui présentent le spectacle solennel des plus grands châtiments. C'est un roi de Saxe, le plus honnête homme qui ait jamais tenu un sceptre, qu'on dépouille de la moitié de ses provinces; c'est un roi de Danemark, si fidèle à tous ses engagements, dont on saisit une couronne ! Voilà pourtant ce qu'ils ont prétendu le retour à la morale, son triomphe !... Et voilà la justice distributive d'ici-bas !

« Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur de l'humanité, et même des trônes, au milieu de tant d'infamies, jamais ne se trouvèrent plus de vertus. Je n'eus pas un instant à me plaindre de la personne individuelle des princes; le bon roi de Saxe me demeura fidèle jusqu'à l'extinction; le roi de Bavière me fit loyalement prévenir qu'il n'était plus le maître; la générosité du roi de Wurtemberg se fit particulièrement remarquer; le prince de Bade ne céda qu'à la force, et au dernier instant. Tous, je leur dois cette justice, m'avertirent à temps, afin que je pusse me garantir de l'orage. Mais, d'un autre côté, que d'abominations dans les subalternes !... les fastes militaires se désouilleront-ils jamais de l'acte des Saxons, se retournant dans nos rangs pour nous égorger; il est demeuré proverbe chez les soldats : *Saxonner,* parmi eux, veut dire à présent une troupe qui en assassine une autre[1]. Et, pour comble de douleur, c'est un Français, un homme à qui le sang français a procuré une couronne, un nour-

risson de la France, qui nous porte le coup de grâce[1]. Grand Dieu!

« Et ce qu'il y avait de pire dans ma situation, ce qui comblait mon supplice, c'est que je voyais clairement avancer l'heure décisive. L'étoile pâlissait, je sentais les rênes m'échapper, et je n'y pouvais rien. Un coup de tonnerre pouvait seul nous sauver, car traiter, conclure, c'était se livrer en sot à l'ennemi. Je le voyais distinctement; et la suite a suffisamment prouvé que je ne me trompais point. Il ne restait donc qu'à combattre; et chaque jour, par une fatalité ou une autre, nos chances diminuaient. Les mauvaises intentions commençaient à se glisser parmi nous; la fatigue, le découragement gagnaient le grand nombre; mes lieutenants devenaient mous, gauches, maladroits et conséquemment malheureux; ce n'était plus là les hommes du début de notre Révolution, ni ceux de mes beaux moments. Plusieurs ont osé répondre à cela, m'assure-t-on, que c'est qu'au commencement on se battait pour la République, pour la patrie; tandis qu'à la fin on ne se battait plus que pour un seul homme, ses seuls intérêts, son insatiable ambition, etc.

« Indigne subterfuge!... et qu'on demande à cette immensité de jeunes et braves soldats, à cette foule d'officiers intermédiaires, s'il leur vint jamais l'idée d'un semblable calcul, si jamais ils virent autre chose devant eux que l'ennemi; en arrière, que l'honneur, la gloire, le triomphe de la France? Aussi ceux-là ne s'étaient-ils jamais mieux battus!... Pourquoi dissimuler? Pourquoi ne pas le dire franchement? Le vrai est qu'en général les hauts généraux n'en voulaient plus; c'est que je les avais gorgés de trop de considération, de trop d'honneurs, de trop de richesses. Ils avaient bu à la coupe des jouissances, et désormais ils ne demandaient que du repos : ils l'eussent acheté à tout prix[2]. Le feu sacré s'éteignait: ils eussent voulu être des maréchaux de Louis XV. » Si les paroles ci-dessus avaient besoin de commentaires, si le sens demeurait, ainsi que dans tant d'autres parties de mon journal, en quelque chose incomplet, que l'on ne m'en demande pas davantage : j'ai recueilli ce qui se prononçait, je ne sais pas au delà. J'ai déjà averti maintes fois que quand l'Empereur causait, je ne me permettais ni de questionner, ni de disserter sur l'objet de ses récits.

Toutefois, je puis ajouter touchant cette célèbre campagne de 1813, que par divers fragments de conversations éparses de Napoléon que je n'ai point tracés en leur place, j'ai pu me convaincre en effet qu'il était loin de s'abuser sur la crise qui menaçait la France, qu'il jugeait fort bien toute l'immensité du péril dont il se trouvait entouré quand il ouvrit la campagne. Dès son retour de Moscou, il avait vu le danger, disait-il, et s'était appliqué à le conjurer. Dès cet instant même, il fut constamment décidé aux plus grands sacrifices; mais le moment de les proclamer lui semblait délicat, et c'est ce dernier point qui l'occupait surtout. Si sa puissance matérielle était grande, observait-il, sa puissance d'opinion l'était bien davantage encore; elle allait jusqu'à la magie : or il s'agissait de ne pas la perdre, et une fausse démarche, une parole gauche prononcée mal à propos, pouvaient détruire à jamais tout le prestige. Une grande circonspection, une confiance extrême apparente dans ses forces lui étaient donc commandées. Il lui fallait surtout voir venir.

Sa grande faute, son erreur fondamentale a été de croire toujours à ses adversaires autant de jugement et de connaissance de leurs vrais intérêts qu'à lui-même. Il soupçonnait bien l'Autriche dès le principe, disait-il, de chercher à profiter du mauvais pas où il se trouvait engagé, pour lui arracher de grands avantages, et il y était au fond tout à fait décidé; mais il ne pouvait se persuader qu'il y eût assez d'aveuglement dans le monarque, assez de trahison dans ses meneurs pour vouloir l'abattre tout à fait, lui Napoléon, et livrer par là leur propre pays à la merci de la toute-puissance, non contrôlée désormais, de la Russie. L'Empereur faisait le même raisonnement à l'égard de la confédération du Rhin, qui pouvait bien, convenait-il, avoir à se plaindre de lui, peut-être, mais qui devait cependant redouter bien davantage encore de retomber sous la sujétion de l'Autriche et de la Prusse. La Prusse elle-même, dans la pensée de Napoléon, ne se trouvait pas en dehors de ces raisonnements : elle ne pouvait, selon lui, vouloir détruire tout à fait un contrepoids nécessaire à son indépendance, à son existence même. Ainsi Napoléon admettait bien de la haine dans ses ennemis, et de l'humeur, de la malveillance peut-être chez ses alliés; mais il ne pouvait supposer aux uns ni aux autres le désir de le détruire tout

à fait, tant il se sentait nécessaire à tous; et il marchait en conséquence.

Voilà l'idée dominante de Napoléon dans toute cette grande circonstance. Elle est la clef constante de sa conduite jusqu'au dernier moment, à celui même de sa chute. Il ne faut pas la perdre de vue, elle explique bien des choses, peut-être tout; son attitude hostile, ses paroles fières, ses refus de conclure, sa détermination de combattre, etc., etc...

S'il avait des succès, disait-il, il ferait dès lors des sacrifices avec honneur, et la paix avec gloire; les prestiges de sa supériorité demeuraient intacts. S'il éprouvait, au contraire, de trop grands revers, il serait toujours alors temps d'effectuer ces sacrifices; et l'intérêt vital de l'Autriche, celui des vrais Allemands était là pour le soutenir de leurs armes ou de leur diplomatie, tant il les supposait imbus, ainsi qu'il l'était lui-même, que son existence politique était absolument indispensable à la structure, au repos, à la sûreté de l'Europe. Hélas! ce dont il pouvait douter fut ce qui lui réussit : la victoire lui demeura fidèle : ses premiers succès sont surprenants, admirables; mais ce qui lui semblait infaillible fut précisément ce qui lui manqua : ses alliés naturels le trahirent et le précipitèrent.

A l'appui de ce que je viens de dire, et pour la meilleure intelligence des paroles prononcées plus haut par l'Empereur, je vais rassembler ici un léger résumé des événements et des actes de cette fatale campagne. Aussi bien dans le temps nous ne connûmes guère en France que ses résultats; les bulletins nous disaient fort peu de choses, et nous ne recevions aucune publication étrangère; puis d'ailleurs, il y a si longtemps, tant d'autres grandes circonstances sont survenues, que ces détails ne sauraient être aujourd'hui bien présents même à ceux qui les avaient sus; les voici donc dans leur ordre chronologique.

Je puise ce résumé dans un ouvrage de M. de Montvéran publié en 1820 [1].

Cette production, tout récemment écrite, porte le caractère d'un très grand soin dans la recherche des pièces officielles et des documents authentiques. L'auteur s'est aidé de tous ses devanciers. J'ai donc dû croire que c'était indubitablement ce qu'il y avait de mieux. L'écrivain est loin d'être favorable à Napoléon; toutefois on lui doit la

justice de convenir qu'une grande impartialité à cet égard honore son caractère, en même temps qu'elle ajoute à tous les autres genres de mérite qui recommandent cet ouvrage.

Événements.

Le 2 mai, Napoléon ouvre la campagne de Saxe par la victoire de Lutzen. Chose surprenante et d'un immortel honneur! une armée toute nouvelle et sans cavalerie marche aux vieilles bandes russes et prussiennes; le génie du chef, la valeureuse jeunesse qu'il commande suppléent à tout. On n'avait point de cavalerie; mais les masses d'infanterie s'avancent en carrés flanqués d'une immense artillerie, et les voilà autant de forteresses mouvantes! Quatre-vingt-un mille fantassins français ou rhénans et quatre mille cavaliers seulement battent cent sept mille Russes ou Prussiens, dont plus de vingt mille de cavalerie! Alexandre et le roi de Prusse y étaient en personne, et leur garde célèbre n'a pu tenir contre nos jeunes conscrits.

Il en coûte aux ennemis dix-huit mille hommes; mais notre perte est de douze mille, et notre manque de cavalerie nous prive des fruits habituels de nos victoires. Toutefois le résultat moral est immense. Le sentiment de nos soldats a pris son ascendant, et la puissance d'opinion revient toute à l'Empereur. Les alliés se retirent devant lui sans oser risquer une nouvelle bataille*.

Le 9 mai. — Napoléon rentre victorieux dans Dresde, y ramenant le souverain, ce roi de Saxe, que le sentiment de ses vrais intérêts, que sa fidélité à ses engagements en avaient fait sortir à l'approche des alliés, dont il avait refusé constamment toutes les propositions.

---

* La victoire de Lutzen fut pour l'Empereur le moment d'une perte sensible, celle du maréchal duc d'Istrie, le brave et loyal Bessières, qui lui était si sincèrement dévoué. Le digne roi de Saxe lui a fait élever un monument au lieu même où il fut frappé, et, par un bien glorieux rapprochement, il a été fait semblable à celui de Gustave-Adolphe, et se trouve non loin de celui-ci. Une simple pierre entourée de peupliers. Et cet exemple, du reste, n'est pas le seul d'étrangers rendant à la mémoire de nos braves un hommage négligé par les nationaux.

Le 21 et le 22 juin (a). — Napoléon triomphe de nouveau à Wurtchen et à Bautzen. Les alliés avaient choisi leur terrain; les belles campagnes de Frédéric l'avaient rendu classique. Ils s'y étaient retranchés, et se croyaient inexpugnables; mais tout cède aux grandes vues, aux belles dispositions du général français, qui, en commençant le combat, se déclare déjà sûr de la victoire.

Les alliés perdent encore dix-huit ou vingt mille hommes, et ne tiennent plus; ils se retirent en désordre. L'Empereur les poursuit. Il a déjà franchi la Lusace, traversé la Silésie; il est sur l'Oder. Alors les alliés demandent un armistice pour traiter de la paix, et Napoléon, croyant tenir l'instant favorable, l'accorde.

(b) Armistice de Pleiswitz si décisif dans la cause de nos malheurs, nœud fatal où se rattachent toutes les chances et les destinées de la campagne.

L'Empereur devait-il accorder cet armistice, ou poursuivre ses avantages? Ce put être à l'instant même un véritable problème, que le temps seul et les conséquences si terribles pour nous n'ont résolu que plus tard. L'Empereur, victorieux, s'arrêta vis-à-vis d'ennemis abattus, auxquels il pouvait concéder désormais sans embarras : ses sacrifices ne seraient plus que de la modération. L'Autriche jusque-là incertaine, frappée de nos succès, nous revenait. Napoléon pouvait donc raisonnablement se flatter de voir conclure une paix qu'il désirait, et il ne voulait pas compromettre une occasion aussi heureuse, au hasard d'un échec qui eût tout perdu, et qui pouvait d'autant plus avoir lieu, que son armée était arrivée là en courant, et fort en désordre; que ses derrières étaient à découvert et parcourus par l'ennemi; et il se disait que l'armistice, dans tous les cas, lui donnait les moyens de resserrer et de bien organiser ses troupes; de nettoyer et d'assurer ses communications avec la France; qu'il recevrait d'immenses renforts, et se créerait une cavalerie, etc.

Malheureusement, au rebours des combinaisons de l'Empereur, ce fatal armistice ne fut avantageux qu'à nos ennemis; il se prolongea près de trois mois, et ne servit qu'à organiser leur triomphe et notre destruction; l'Autriche, encore notre alliée, et qui, par une déception que l'histoire caractérisera, mettait ce titre à profit pour nous combattre avec plus d'avantage, ayant besoin d'un délai,

l'obtint. Les Russes, qui attendaient une armée, la reçurent; les Prussiens se doublèrent, les subsides anglais arrivèrent et l'armée suédoise rejoignit. On remua les associations secrètes, on opéra le soulèvement de toute la population allemande, la défection des cabinets rhénans, la corruption des officiers alliés, etc. *(a)*.

L'Empereur a bien reconnu, par l'événement, toutes les fautes de cet armistice, et qu'il eût mieux fait de pousser obstinément en avant; car s'il eût continué d'être heureux, les alliés, effrayés de se trouver séparés du secours de l'Autriche, avec laquelle ils ne seraient plus entendus, coupés du prince de Suède, demeuré en arrière, voyant les places de l'Oder débloquées, et la guerre reportée en Pologne, aux portes de Dantzig, au milieu d'un peuple tout prêt à s'insurger en masse, les alliés se seraient infailliblement exécutés, et auraient conclu. Que si nous eussions éprouvé un échec, les conséquences n'en pouvaient pas être plus funestes que ce qui est arrivé. Les sages calculs de l'Empereur le perdirent; ce qui lui sembla inconsidération, témérité, l'eût probablement sauvé.

Congrès de Prague, le 29 juillet. — Ouverture, après deux mois de difficultés et d'incidents, du congrès, sous la médiation de l'Autriche, si toutefois on peut donner le nom de congrès à une réunion où il ne se traita rien, et où l'un des deux partis était résolu d'avance qu'il en serait ainsi.

Le médiateur et les adversaires étaient également nos ennemis, tous se présentaient d'accord contre nous, et avaient déjà arrêté la guerre. Mais pourquoi s'y présentaient-ils donc? C'est qu'il fallait à l'Autriche, par un reste de pudeur, un prétexte dans les débats, pour nous déclarer la guerre, et que la Prusse et la Russie, de leur côté, croyaient devoir à l'opinion publique de l'Europe cette démonstration illusoire de leur désir et de leurs efforts pour la paix. Tous ensemble ne faisaient là que sceller le système de leurs machiavéliques combinaisons.

Le véritable congrès pour eux ne fut pas l'instant où on se réunit à Prague, mais bien les deux mois qui l'avaient précédé. Le temps nous a livré depuis les documents authentiques de leurs intrigues et de leurs machinations, de leurs traités, même durant cet intervalle. On y trouve en effet que l'armistice n'a été employé par les

amis apparents et les ennemis déclarés, qu'à cimenter artificieusement l'union qui devait renverser Napoléon, à créer ce triumvirat destiné à peser sur l'Europe qu'il prétendait délivrer.

L'Autriche avait par intérêt retardé longtemps l'ouverture de ce congrès. Résolue de réparer ses pertes à tout prix, elle n'hésitait pas à sacrifier son honneur pour mieux assurer son succès. C'est sous le manteau même de l'amitié qu'elle masque sa perfidie. Se disant toujours notre alliée, empressée à nous complimenter à chaque nouveau triomphe, elle insiste avec l'air du plus vif intérêt, pour être médiatrice, lors même qu'elle est déjà convenue avec nos ennemis de faire cause commune avec eux. On l'accepte; mais il lui fallait encore gagner du temps pour se trouver prête, et dès lors, ce furent chaque jour des incidents nouveaux, traités avec la dernière lenteur.

Dans le principe elle ne s'était offerte que comme médiatrice; mais changeant de ton à mesure qu'elle poussait ses armements, elle parla ensuite d'être arbitre, de prononcer entre les deux partis, laissant entrevoir qu'elle attendait de grands avantages des services qu'elle pourrait rendre, etc. Enfin, au bout de deux mois d'armistice, quand elle se crut prête et que tout se trouva d'accord entre les coalisés, ils ouvrirent le congrès, non pour y traiter la paix et ramener l'amitié, mais pour mettre leurs véritables sentiments au grand jour, et insulter à visage découvert. Les Russes surtout s'y firent remarquer par un manque d'urbanité qui ne leur était pas habituel. Ce n'étaient plus ces Russes sollicitant anxieusement un armistice après les déroutes de Lutzen, Wurtchen, Bautzen, c'étaient les Russes se regardant désormais, et déjà devenus en effet, par l'esprit de leur diplomatie, l'aveuglement de leurs coassociés, leur position géographique, enfin par la force des choses, les dictateurs de l'Europe. Qui Alexandre y envoie-t-il pour traiter? Précisément quelqu'un qui, par ses circonstances personnelles, et d'après les lois françaises, ne pouvait y paraître, un homme né Français. Certes, il était difficile d'offrir un outrage plus personnel, plus direct; et Napoléon le dévora.

Dans de telles dispositions, le congrès ne pouvait aller loin; aussi le peu de jours qu'il dura ne laissa voir de la part de nos ennemis qu'une suite de notes plus ou

moins acrimonieuses; et, de la part de l'Autriche, qu'une partialité révoltante.

Le 10 août, douze jours seulement après la réunion des négociateurs, les Russes et les Prussiens se retirèrent avec hauteur; et le surlendemain, l'Autriche, cette alliée fidèle, cette amie si obséquieuse, si dévouée, qui avait sollicité si vivement d'être notre médiatrice, notre arbitre, quitte tout à coup ces titres pour nous déclarer la guerre, sans autre intervalle de temps que celui de la signature de son manifeste, ténébreusement concerté depuis deux mois avec ses nouveaux alliés!!! manifeste, du reste, qui consacre la dégradation et la honte, en ce qu'il avoue le sacrifice d'une archiduchesse, par la nécessité de se plier en apparence à une alliance détestée. L'histoire prononcera sur de tels actes. Toutefois, il est à croire, pour l'honneur du trône et de la morale, que la plupart de ces transactions, et surtout la véritable marche des affaires demeurèrent inconnues à l'empereur François, réputé en Europe le plus doux, le plus droit, le plus moral, le plus religieux des princes. Le fait est qu'il a été dit que beaucoup de ces actes se traitèrent à son insu, que d'autres lui furent présentés entièrement dénaturés. On doit en attribuer l'odieux à l'or britannique, à la finesse de la diplomatie russe, aux passions de l'aristocratie autrichienne, excitées par la faction anglaise qui remuait et dominait en cet instant toute l'Europe.

On se sépara avec une irritation réciproque extrême. Alors l'Empereur s'exprima dans les pièces officielles et publiques avec la plus grande force et le ton de la plus haute supériorité. C'était pour les peuples; car il demeurait tellement maître de lui, que, bien que courant aux armes, il n'en fit pas moins demander de reprendre les négociations, ce qui eut lieu à Prague. Il ne fallait pas, pensait-il, se priver de communications constantes : l'Autriche devait être facile à détacher, si nous avions de grands succès; elle devait être facile à convaincre, si nous avions quelques revers. Tel fut ce qu'on appela le congrès de Prague.

A présent, on se demandera peut-être : Napoléon a-t-il donc été dupe dans ce congrès et ses accessoires? Non, ou du moins pas entièrement, s'il n'eut pas connaissance de tous les faits, il ne douta jamais des intentions, ni des véritables sentiments.

Napoléon, dès l'instant de sa première victoire à Lutzen, avait proposé authentiquement un congrès général. C'était là, selon lui, la seule et unique manière de pouvoir traiter franchement du repos universel, et assurer l'indépendance de la France et la garantie du système moderne. Toute autre voie de négociation ne lui semblait qu'un leurre; et s'il sembla dévier de ce principe, en acceptant la médiation de l'Autriche et les conférences de Prague, c'est qu'à mesure que le temps s'écoulait, les affaires s'étaient compliquées. La défaite de Vittoria, l'évacuation de l'Espagne, et l'esprit de la France qui se détériorait, avaient empiré de beaucoup sa situation. Il devinait bien quelle serait l'issue de ces négociations, mais il lui fallait gagner du temps à son tour, attendre les événements. Il ne s'abusait nullement sur le rôle de l'Autriche; et, sans connaître précisément jusqu'à quel point elle pouvait porter la déception, il avait fort bien su démêler sa conduite tortueuse, ses lenteurs, sa détermination. Il avait eu à Dresde même des conversations personnelles avec le premier négociateur de cette puissance, qui s'était suffisamment laissé pénétrer[1]. L'Empereur lui ayant dit qu'il avait, après tout, huit cent mille hommes à présenter à ses ennemis, le négociateur, disait-on, s'était empressé d'ajouter : « Votre Majesté pourrait dire douze cent mille; car il ne tient qu'à elle de pouvoir y joindre tous les nôtres. » Mais à quel prix voulait-on les faire acheter! il ne s'agissait de rien moins que de la restitution de l'Illyrie, de la cession du duché de Varsovie, de la frontière de l'Inn, etc., etc. « Et sur quoi, je vous prie, aurais-je pu compter davantage après tout cela? disait l'Empereur. Accorder toutes ces choses, et fournir à l'Autriche le moyen de nous demander encore, ou de nous combattre ensuite avec plus d'avantages? » Et il revenait toujours à penser que les vrais intérêts de l'Autriche se trouvant étroitement liés à notre péril, nous la retrouverions plus sûrement par nos malheurs que nous ne l'attacherions par nos concessions. Il fut donc sourd à toutes les demandes; mais il doutait si peu des engagements déjà pris par l'Autriche avec nos ennemis, qu'il lui arriva, assure-t-on, de dire, moitié gaieté, moitié indignation, à son négociateur, qu'il traitait d'ailleurs avec une certaine familiarité : « Ah ça, un tel, combien vous a-t-on payé pour cela? Avouez-moi cela à moi, etc., etc.[2] »

Tout ce qu'il dut néanmoins en coûter à Napoléon en cette occasion! à quelles épreuves ne fut pas mise sa patience! lui qu'on a tant accusé dans le temps de n'avoir pas voulu la paix! « Quelles n'étaient pas mes tribulations, disait-il à ce sujet, de me trouver tout seul à juger de l'imminence du danger, et à y pourvoir; de me voir placé contre les coalisés, qui menaçaient notre existence, et l'esprit de l'intérieur, qui, dans son aveuglement, semblait faire cause commune avec eux; entre nos ennemis, qui s'apprêtaient à m'étouffer, et les harassements de tous les miens, de mes ministres mêmes, qui me poussaient à me jeter dans les bras de ces mêmes ennemis!... et j'étais obligé de faire bonne contenance dans une si gauche posture, de répondre fièrement aux uns, et de rembarrer avec dureté les autres, qui me créaient des difficultés sur les derrières, entretenaient la mauvaise pente de l'opinion publique au lieu de l'éclairer, et laissaient le cri public me demander la paix, lorsqu'ils eussent dû convaincre chacun que le seul moyen de l'obtenir était de me pousser ostensiblement à la guerre.

« Du reste, mon parti était pris; j'attendais les événements, bien résolu de ne pas me prêter à des concessions ou à des traités qui n'auraient présenté qu'un replâtrage momentané et d'une conséquence inévitablement funeste. Tout parti mitoyen m'était mortel; il n'était de salut que dans la victoire qui me continuerait la puissance, ou dans la catastrophe qui me rendrait des alliés, etc., etc. »

Je prie de s'arrêter sur cette dernière pensée, que j'ai déjà indiquée plus haut : peut-être trouvera-t-on que je m'y appesantis beaucoup; mais c'est que je sens le besoin de la rendre intelligible; car bien que je la saisisse à merveille aujourd'hui, je fus longtemps à Longwood à la comprendre, tant elle me paraissait paradoxale et subtile.

« Quelle situation! continuait l'Empereur. Moi qui voyais que la patrie, ses destinées, ses doctrines, son avenir tenaient à ma seule personne! — Mais, Sire, me permis-je de remarquer alors, c'est bien aussi ce que chacun disait, et plusieurs nuances de partis vous en faisaient le reproche, ajoutant avec aigreur : Mais pourquoi s'est-il donc mis dans le cas de tout rattacher à sa seule personne? — Accusation banale et vulgaire, a repris l'Empereur : cette situation n'était pas de mon choix, elle ne venait pas de ma faute; elle était toute dans la

nature et la force des circonstances, dans la lutte de deux ordres de choses opposés. Ceux qui s'exprimaient ainsi, s'ils étaient de bonne foi, auraient-ils mieux aimé se reporter avant Brumaire, où la dissolution intérieure était complète, l'invasion de l'étranger certaine, la destruction de la France inévitable. A compter du jour où, adoptant l'unité, la concentration du pouvoir, qui seule pouvait nous sauver; à compter de l'instant où, coordonnant nos doctrines, nos ressources, nos forces, qui nous créaient une nation immense, les destinées de la France ont reposé uniquement sur le caractère, les mesures et la conscience de celui qu'elle avait revêtu de cette dictature accidentelle; à compter de ce jour, la chose publique, *l'État ce fut moi;* ce mot, que j'avais prononcé pour ceux qui pouvaient me comprendre, a été fortement censuré par les esprits bornés et les gens de mauvaise foi. L'ennemi l'avait bien senti; aussi s'est-il étudié tout d'abord à n'abattre que moi. On ne s'est pas moins récrié sur d'autres paroles échappées du fond de mon cœur : *que la France avait plus besoin de moi que moi d'elle.* On ne vit qu'un excès de vanité dans ce qui était pourtant une vérité profonde : et vous le voyez; ici, mon cher, je peux me passer de tous, et s'il ne s'agissait que de souffrir, mes peines ne sauraient être longues; mon existence est courte; mais celle de la France!! » Et reprenant son idée première, il dit : « Nos circonstances étaient extraordinaires et toutes nouvelles : il ne faut point aller leur chercher de parallèle. J'étais, moi, toute la clef d'un édifice tout neuf et à de si légers fondements! Sa durée dependait de chacune de mes batailles! Si j'eusse été vaincu à Marengo, vous eussiez eu dès ce temps-là tout 1814 et 1815, moins les prodiges de gloire qui ont suivi et demeurent immortels. Il en eût été de même à Austerlitz, à Iéna encore, à Eylau et ailleurs. Le vulgaire n'a pas manqué d'accuser mon ambition de toutes ces guerres; mais, étaient-elles de mon choix; n'étaient-elles pas toujours dans la nature et la force des choses, toujours dans cette lutte du passé et de l'avenir, dans cette coalition constante et permanente de nos ennemis, qui nous plaçaient dans l'obligation d'abattre, sous peine d'être abattus, etc. »

Pour revenir aux négociations de 1813, il est sûr que quand on lit aujourd'hui toutes les pièces du temps, les

documents, les manifestes des deux partis, on s'étonne beaucoup, soit qu'on ait pris plus de sang-froid, ou qu'on se trouve éclairé par la conduite de ceux qui ont triomphé, on s'étonne beaucoup, disons-nous, de la double erreur qui porta les Allemands à se soulever avec une telle fureur contre celui de qui ils prétendaient secouer le joug, et en faveur de ceux qu'ils purent croire devenir leurs régénérateurs!!!

Reprise des hostilités; bataille de Dresde, 26 et 27 août. — On se présente de nouveau sur le champ de bataille; les Français avec trois cent mille hommes, dont quarante de cavalerie, occupant le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe; et les alliés avec cinq cent mille hommes, dont cent mille de cavalerie, les menaçant par les trois directions de Berlin, la Silésie et la Bohême, sur Dresde. La prodigieuse différence n'affecte pas Napoléon, qui a combiné et prend hardiment l'offensive. Il a fortifié la ligne de l'Elbe, devenue son point d'appui, et s'abritant des montagnes de la Bohême, sur son extrême droite, il dirige une de ces masses sur Berlin, contre Bernadotte, qui commande une armée de Prussiens et de Suédois; une autre marche sur la Silésie, contre Blücher, qui a sous ses ordres une réunion de Prussiens et de Russes; une troisième stationne à Dresde, comme clef de position, pour observer la grande armée autrichienne et russe, en Bohême; enfin une quatrième est placée en forme de réserve à Zittau, avec le triple objet : 1° de pénétrer en Bohême, si on a des succès contre Blücher; 2° d'y contenir la grande masse des alliés, en leur faisant craindre de se voir attaqués sur leurs derrières, s'ils tentent de déboucher par les rives de l'Elbe; 3° enfin, de fournir, au besoin, soit aux attaques contre Blücher, soit à la défense de Dresde, si elle se trouve attaquée.

L'Empereur, déjà lancé contre Blücher, le menait battant devant lui, quand il se trouve soudainement rappelé pour la défense de Dresde, où soixante mille Français se trouvaient avoir sur les bras cent quatre-vingt mille alliés. Le généralissime, prince de Schwarzenberg, avait attaqué *(a)* Dresde mollement le 26, au lieu de brusquer l'affaire. Napoléon arrive avec la rapidité de l'éclair; il a réuni cent mille Français contre les cent quatre-vingt mille alliés. La bataille n'est pas un instant douteuse; et

DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE

Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée de Mme de Montholon en Europe. — Voyage à Bruxelles. — Séjour à Liège, à Chaude-Fontaine, à Sohan, près Spa, à Anvers, à Malines. — Mort de Napoléon. — Retour en France. — Conclusion 642

TESTAMENT DE NAPOLÉON 653

NOTES 673

VARIANTES 713

TABLE ANALYTIQUE :

Personnages 727

Lieux 1415

Sujets 1475

BIBLIOGRAPHIE 1489

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES CHAPITRES IX À XIV
DU MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE
(septembre 1816 - novembre 1817)

Napoléon à Sainte-Hélène (seconde époque).
Fragment de la lithographie de Devéria
d'après le tableau d'Horace Vernet
conservé à la Malmaison.